

aignait ses
ouve-t-on
lieux où
les joyaux
t, eoules,
des rab-
no yeux
n l'opu-
nque aux
marchés
les pois-

ux palais
nsprente
et, plus
la telle,
; Cana,
eaux —
de deux
une popu-
ive. Les
délain
eurs pro-
ne langue
occupés
que de
n vogue.
proverbe
g; va à
ou chan-
des Juifs,
nom qu'
servait à
Et cepen-
es arbres
nnée leur
plant de
ois leurs
ves d'in-
s et les

de hâtres
ux teuil-
un peuple
se blottis-
ires. Par-
tout une
es fleurs
rient leur
nômes,
de loin en
ses grands
au-dessus
eurs tiges.

Ce matin-là, un doux matin d'Adar (mars) de l'an 29, il était à peine jour lorsque Suzanne quitta sa demeure avec Sarah sa suivante préférée. Debout avant l'aube, la jeune fille n'avait laissé qu'à avec impatience tresser sa longue chevelure brune. A l'inverse des Juives élégantes et riches, elle n'usait point de fard. Elle ne plongeait pas dans le stibium la longue aiguille d'argent que l'on passait et repassait dans les sourcils ; ses ongles n'étaient pas teints de henné. De tous les raffinements du luxe, elle gardait seulement l'usage des parfums rares, et, de toutes les prescriptions pharisiennes l'habitude des ablutions répétées. Deux fois elle avait fait couler le long de ses mains l'eau parfumée d'essence de roses, et, ces rites accomplis, s'enveloppant d'un voile sombre, elle était sortie à la hâte.

Une animation inaccoutumée régnait le long de la route. Mais la préoccupation de Suzanne était si forte que tout le mouvement extérieur était impuissant à la distraire. On allait et venait autour d'elle, s'interpellant avec des cris joyeux. Les pêcheurs galiléens formaient la plus grande partie de la foule ; mais beaucoup étaient venus de la Judée et de Jérusalem, de Tyr et de Sidon, pousés par l'irrésistible désir de voir le Maître. Ils en parlaient entre eux disant les choses douces ou les choses étonnantes qu'ils savaient de lui. Ils l'avaient vu ; ils racontaient qu'il était là, sur la montagne. A une demi-heure environ de la villa, Suzanne gravit les premières pentes de Kourn Eddir. Au bas, un groupe de Sadducéens s'avançait ; presque tous prêtres ou princes des prêtres, ils regardaient indolemment autour d'eux, surpris, amusés presque de la vivacité des oes primitifs. Suzanne distingua parmi eux Samuel ben Phabi, l'homme le plus élégant du jour ; il portait, malgré l'heure matinale une robe légère d'un bleu introuvable depuis. — ce bleu que l'on payait deux fois son poids d'or ; auprès de lui se tenait Issachar, reconnaissable à ses gants de soie, qu'il ne quittait même pas pour sacrifier dans le temple, et Johanan, dont les festins magnifiques étaient célèbres. Suzanne passa rapidement, dissimulée sous ses voiles. Un peu plus loin elle

croisa quelques hommes désigneux et superbes : les pharisiens, aux larges phylactères, aux longues franges. Ceux-là jetaient sur le peuple des regards insolents. Ils n'étaient encore ni haineux ni déchaînés contre le Nazaréen. Ils étaient venus l'entendre et le juger de très haut. Seul Jonathan ben Uzziel semblait étranger à leurs moqueries ; il disait à Jekoniash les premiers versets de sa paraphrase chaldéenne des Écritures. Quand Suzanne passa, il se mit à la cour du grand rabbi — les pharisiens ne s'adressaient pas les femmes — et Babah ben Buta, aux yeux arrachés par Hérode, tourna vers elle son visage ravagé. Elle entendit Lévi interpellé le vieillard d'une voix railleuse : " Demande donc au Nazaréen de te donner des yeux ; elle entendit la réponse amère de l'aveugle :

" Demande-lui un plus grand miracle demande-lui de te donner un cœur. " Une douleur lui vint de la douleur de cet être, toujours dans la nuit au milieu de ce ciel de lumière.

Plus haut elle rencontra d'autres misères. Des malades dévorés de fièvre, des paralytiques, des sourds et des muets ; tous les maux réunis dans un groupement lamentable. A quelque distance des figures rongées et mutilées jetaient un cri de détresse : " Impur ! Impur ! " Avec horreur, elle se détourna des lépreux.

Maintenant la foule était stationnaire. On ne montait plus, on attendait. Suzanne se glissa près d'un cycomore. A son ombre, une jeune femme berçait un enfant de quatre à cinq ans, paralysé, immobile. Un groupe de tout petits aux robes bariolées et voyantes, courait avec des cris joyeux. Le petit infirme se soulevait d'un grand effort pour les suivre, inquiet, anxieux, son regard triste semblant demander pourquoi il n'était pas comme les autres.... Et sa mère l'étreignait d'une étreinte plus tendre : " Quand il passera, I te fera marcher peut-être... "

Un grand mouvement se produisit. Tous les yeux étaient fixés sur le sommet de la montagne, d'où quelques hommes descendaient. D'immenses acclamations montaient et retombaient, semblables au bruit des grandes vagues contre les falaises. A mesure que le groupe avançait,